

## **5 - Atlantis** **Déterrer l'inconscient collectif**

Mathieu Bédard

---

Numéro 325, janvier 2021

Nos meilleurs films de 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95628ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Bédard, M. (2021). Compte rendu de [5 - Atlantis : déterrer l'inconscient collectif]. *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 13–13.

# 5 Atlantis

## Déterrer l'inconscient collectif

MATHIEU BÉDARD

L'Ukraine était à l'honneur lors du dernier Festival du nouveau cinéma, avec deux films en compétition, l'excellent *Bad Roads* de Natalia Vorozhbit et *Atlantis* de Valentin Vasyanovych, gagnant de la Louve d'or. Si le premier se présente comme une série de fins dialogues théâtraux, le second est, quant à lui, un objet cinématographique insolite, peu bavard, exigeant. Sa dramaturgie met de l'avant les blessures psychiques et identitaires de l'Ukraine, construite par la caméra comme une scène désolée et vide, un véritable non-lieu déserté tant par l'Europe que la Russie. C'est par cette mise en scène centrée sur l'errance de l'après-guerre plutôt que sur la violence du conflit que le film de Vasyanovych marque l'imaginaire, durablement.

Pseudo science-fiction située en 2025, *Atlantis* raconte l'histoire de Sergiy, qui doit reprendre son travail d'ouvrier dans la fonderie locale. Ne sachant plus comment vivre en société, Sergiy a comme seul passe-temps de tirer sur des cibles à forme humaine et de simuler des situations de crise. Ses collègues se méfient de lui et de son humeur instable, de même que de l'Ukraine pro-européenne qu'il a servie durant la guerre, associée au patron qui les exploite. Après le suicide d'un ami, Sergiy part à la dérive et rencontre Katya, une jeune bénévole qui aide l'État à déterrer et à identifier les corps inhumés illégalement durant la guerre. Sans le confirmer, le film nous permet de supposer que Sergiy a participé à certains des gestes que Katya vise à réparer (on pense à l'inoubliable scène de guerre filmée en caméra infrarouge, au début du film), et cette quête de la jeune femme lui offre une chance de se racheter et de guérir ses traumatismes enfouis.

Ainsi, l'histoire d'*Atlantis* se construit habilement autour de la métaphore du choc post-traumatique, désignant autant les blessures individuelles que collectives au lendemain de la guerre civile. Le choix de situer le film dans le futur proche entraîne toutefois le récit non pas vers une répétition traumatique de la catastrophe, mais vers son après: la désillusion et la rumination, puis finalement la recherche de rédemption et de lumière. Tout au long du film, le ciel d'Ukraine est surchargé de nuages gris et lourds, mais ceux-ci n'éclatent jamais. L'espoir demeure permis, et c'est en cela que fonctionne poétiquement la quête des protagonistes. Les mots se font rares et les non-dits envahissants, sauf dans de longues scènes cliniques où les médecins légistes examinent et nomment ce qu'ils déterrèrent. La perte d'identité se mue alors en un sens renouvelé du devoir; le deuil s'installe par le rituel; mais tout cela sans jamais dissiper l'impression de torpeur cauchemardesque qui baigne le film.

Ce tour de force, c'est l'économie dramaturgique de l'œuvre qui le permet, la rigueur formelle et la durée éprouvante des images laissant place à la possibilité de l'inattendu. Les plans séquences où l'immobilité cède sans crier gare à la crise, voire à l'automutilation ou au suicide de certains personnages, étonnent par leur capacité à renfermer simultanément le vide et le plein, le silence et le cri, le temps du quotidien et le temps de l'exception. Visuellement, les ruminations et la détresse de Sergiy s'expriment par le rapport écrasant qui se crée entre lui et les décors (notamment la machinerie lourde, imposante), auquel s'ajoute la banalité rassurante des lieux où il rencontre Katya – une cafétéria, par exemple, où ils échangent un dialogue anodin et maladroit, plein d'humanité. La grisaille, dans le film de Vasyanovych, invite au jeu des nuances et le cinéaste en tire parti.



*Atlantis*, en somme, est un objet méditatif d'une rare qualité. Son réalisme âpre lui donne une dimension captivante, puisqu'il s'agit de filmer la déroute mentale d'un personnage qui prend des allures allégoriques. En effet, Sergiy illustre le désespoir d'un peuple écartelé entre deux puissances, dans un jeu politique où l'on se retourne les uns contre les autres – et donc contre soi-même. Mais la projection dans l'avenir de cette situation donne à son histoire un tournant spirituel qui l'élève. Retrouver le chemin qui mène à soi, à la paix et au pardon prend les allures du mythe de l'Atlantide, et le mythe s'accroche à la conscience au travers du réel, il le transcende dans l'imaginaire. ▲